

Qohélet 1, 1-9. Celui qui convoque, celui qui préside, celui qui rassemble ou encore l'Écclésiaste, le prêcheur ! « **Tout n'est qu'évanescence.** »

Le Qohélet ou mieux connu sous le nom de l'Écclésiaste est un livre qui fascine dans tous lieux et sous toutes les latitudes. Sagesse ou folie, absurdité ou réalisme, vanité, tout y est et ce **tout** nous rappelle que notre existence est souvent bien vulnérable. Humour et autodérision ressortent également au travers de ces textes que nous allons découvrir tout au long de l'été. En parallèle, quelques œuvres de l'artiste bien connu, Jean Tinguely, avec ses machines folles qui ne servent à rien ! Là-aussi humour, légèreté, angoisse tout y est mêlé. Regardons en parallèle du texte biblique, tel que nous l'avons entendu, l'image de cette fontaine créée par Jean Tinguely qui nous montre cette eau qui coule, encore et toujours à un rythme régulier et que rien ne vient perturber, sinon parfois la technique elle-même. Idée de ce va-et-vient incessant entre la nature et la machine programmée. (Impressions personnelles lors de la visite des chutes d'Iguaçu au Brésil)...**buée des buées, tout n'est qu'évanescence**, tel le brouillard d'une brume automnale se dispersant au-dessus des champs, tel le souffle d'une haleine blanchie par le froid d'un jour d'hiver. Ces images qui nous sont tellement familières et qui nous ramènent à tout ce qui est de l'ordre de l'éphémère.

Un pessimiste l'Écclésiaste ? Un gâche-métier, un saboteur ? L'auteur de ce livre magnifique, hors du temps, est inconnu. Il semble qu'il a été rédigé entre le VI^{ème} siècle et le III^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Un livre qui porte en lui un caractère hautement polémique. Il en va sans dire ! On nous parle d'un prédicateur, d'un philosophe et ce n'est pas le grand roi Salomon, car il a vécu bien avant.

L'homme est au centre des préoccupations du Qohélet. Il fait un bilan de sa vie et ce constat récurant : **il n'y a rien de neuf** et il poursuit: **l'on est bien petit face à l'éternité.** Nos actes, nos paroles : un constat qui fait écho au texte de cette deuxième épître de Pierre qui montre plusieurs tentatives d'interprétations du dessein de Dieu pour le monde. Les uns pourraient parler de silence, d'absence ou même encore d'indifférence de la part de Dieu. Où est-Il dans tout ce méli-mélo de nos vies ? « *Je reviens bientôt* » a dit Jésus à ses disciples. Mais le temps passe sans qu'on voie le retour de Jésus. Alors les moqueries fusent et c'est la crise. Mais l'espérance n'est pas morte et la réponse de fond est la même. Confiance, fidélité, engagement en faveur d'un monde plus juste avec un Dieu qui œuvre avec nous et à travers nous.

Vanité des vanités, rien ne dure. Courir après le rien, après le vent, métaphore parlante liée à tout ce qui est éphémère. Le temps s'écoule inexorablement dans une optique linéaire et non cyclique à l'encontre de bien d'autres croyances religieuses dont le bouddhisme. Exemple du mandala que l'on détruit après des heures de travail, sans regret, sans dépit. **Eternel recommencement.** Un appel à la modestie également pour nous qui désirons tant la maîtrise parfaite sur toutes choses. Ah ! L'éternelle aspiration à vouloir surpasser toutes choses !

L'insensé multiplie les paroles. Il est appelé également *l'imbécile* dans d'autres textes. Les mots s'épuisent, se fatiguent comme ce travailleur usé et qui n'a plus de jus. Alors une solution est proposée sous la forme d'un jeûne médiatique, d'un temps de silence où l'on pourrait retrouver enfin le sens profond de la vie. Cette parole qui provient du mot *davar* en hébreu et qui signifie **la chose, ce qu'il en est.** Amener l'inépuisable des choses aux modalités provisoires du langage. Le texte apparaît ici tel un rouleau compresseur. La vie en soi n'est pas vanité mais c'est bien **de la mienne** dont

on parle. Savoir prendre notre place dans la Création toute entière, dans cette nature comme cadre de vie et qui n'est pas une divinité en soi. Savoir la gérer, la préserver, l'habiter pleinement.

Quel profit ? Oh triste mot si commun dans notre langage moderne, baignant, se vautrant au cœur même de notre société occidentale, gagner encore et toujours plus, ne rien perdre. A quoi bon ! L'humanité qu'il nous présente est à l'image de la figure d'Abel, le fragile, le malheureux et qui sera tué avant d'avoir eu une postérité. Tragédie suprême dans la tradition orientale. Il faut des fils pour prendre la relève et malheur à celui qui n'en a pas.

Ce qui pour le Qohélet ne change pas, ce qui **sous le soleil** de l'immanence ne cesse de se répéter, ce ne sont pas les choses en tant que telles mais bien le mouvement de l'esprit, qui sans relâche se porte vers le réel, le concret pour tenter d'en comprendre les contradictions, les lois, tout le travail de l'esprit. Ce qu'il faut relever d'intéressant dans l'ensemble de ce texte, c'est que Dieu n'est jamais mentionné mais Il apparaît en forme sous-jacente tout comme dans la pièce de théâtre de l'excellent Eric Emmanuel-Schmidt avec *le visiteur*.

Sous le soleil, une expression propre au rédacteur, ce qui peut être également le soleil de la Torah selon un Targum ancien. Une forme antique qui dénote du pessimisme de l'absurde, peut-être même une version hébraïque des mythes grecs du rocher de Sisyphe ou encore du tonneau des Damaïdes. Un éternel recommencement mais qui ne mène à rien.

Dans les v.4 à 7, le Qohélet va jouer habilement avec la connaissance de la philosophie grecque et ses 4 éléments fondamentaux tels que : **la terre, le feu, l'air et l'eau**. Au travers de ce tableau, nous découvrons que l'homme ne parvient pas à dire ou encore à conquérir le savoir absolu. L'indiscernable demeure toujours et contre lequel face au réel, la parole s'épuise.

Les v. 9 à 11 apparaissent comme la conclusion philosophique de cette entrée en matière et qui nous donne encore un os à ronger. Le Qohélet est lucide. Il n'est ni matérialiste, ni déterministe. Il sait que l'envers de la mémoire est l'oubli. Tragédie absolue, l'oubli ou encore le **shéol**, lieu de mort selon la tradition juive, pays de l'oubli. **Aucun souvenir des anciens, ni de ceux qui viendront après...**c'est cela la véritable mort.

Le poème se clôt ainsi sur la notion d'oubli comme il a débuté sur l'horizon de notre être-pour-la-mort car en fin de compte c'est bien cette notion de mort qui taraude l'humanité depuis la nuit des temps, notre finitude et avec elle, l'inconnu. Il est vrai que l'on aimerait tellement que notre vie continue, sans appréhender la séparation avec les êtres chers et cette entrée vers l'au-delà, seul. Lorsque nous cheminons avec le Qohélet, nous ne sommes pas du tout conduits à la déprime. Il nous reste simplement à redécouvrir que le sens de la vie d'un homme ou d'une femme ne gît pas au cœur de son action, de son statut social, de son niveau de connaissance car il est au-delà de ce monde, c'est un don de Dieu.

Simone Brandt-Bessire, juillet 2018.

